

La nostalgie et les souvenirs dans *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun

Une tentative d'immortaliser le passé

Nostalgia and memories in Mouloud Feraoun's *The Poor Man's Son*

An attempt to immortalize the past

Malika KACETE*,

Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou,

Malika_kacete@yahoo.fr

Date de soumission : 27.07.2025

Date d'acceptation : 20.11.2025

Date de publication : 20.11.2025

**Ex
PROFESSO**

Volume 10 / Numéro Spécial / Année 2025

* Auteur correspondant

Résumé

Cette étude s'appuie principalement sur une double approche narratologique et psychologique afin d'examiner la place des souvenirs et de la nostalgie dans *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun. L'analyse montre que les souvenirs représentent pour l'auteur des outils de résilience et de lutte contre l'oubli. Elle révèle aussi que le récit mobilise trois formes de nostalgie. D'abord, la nostalgie de l'enfance que le narrateur évoque en rappelant son enfance villageoise, marquée à la fois par la pauvreté et par des moments de joie simples. Vient ensuite, la nostalgie des êtres chers : il se remémore les personnes disparues de sa famille, ses deux tantes ou sa cousine Chabha. Enfin, l'analyse met en évidence la nostalgie des lieux, notamment celle du village natal et de la maison des tantes maternelles. A travers ce récit, Feraoun rend hommage au siens tout en tentant de préserver la mémoire d'un monde en voie de disparition.

Mots-clés : Mouloud Feraoun, le souvenir, la mémoire, l'autobiographie, la nostalgie.

Abstract

This study primarily employs a dual narratological and psychological approach to examine the role of memory and nostalgia in Mouloud Feraoun's *The Poor Man's Son*. The analysis shows that memories represent tools for the author's resilience and his fight against oblivion. It also reveals that the narrative mobilizes three forms of nostalgia. First, there is the nostalgia for childhood, which the narrator evokes by recalling his village upbringing, marked by both poverty and moments of simple joy. Next comes the nostalgia for loved ones: he remembers his family, his two aunts, and his cousin Chabha. Finally, the analysis highlights the nostalgia for places, particularly his native village and his maternal aunts' house. Through this narrative, Feraoun pays homage to his family while attempting to preserve the memory of a disappearing world.

Keywords : Mouloud Feraoun, memory, autobiography, nostalgia.

Url de la revue :

<https://www.asjp.cerist.dz/en/Presentation/Revue/484>

INTRODUCTION

Le Fils du pauvre est l'un des romans fondateurs de la littérature algérienne d'expression française. Dès sa publication en 1952, il a captivé l'attention du public et suscité des réactions controversées en raison de « sa transparence »ⁱ et de « son aspect humble, un peu trop sage »ⁱⁱ. La presse française salue sa portée ethnographiqueⁱⁱⁱ tandis que la critique nationaliste algérienne, le rejette accusant son auteur d'acculturation. Pourtant, la réalité de cette œuvre s'avère bien plus complexe : elle dépasse ces lectures simplistes pour offrir une vision intime et profondément humaine de la société kabyle et algérienne sous la domination coloniale. C'est une œuvre écrite par un « écrivain à l'humanisme exacerbé »^{iv}, qui « décrit sa société algérienne de l'intérieur »^v, comme le souligne Christiane Achour, dans son ouvrage *Mouloud Feraoun : une voix en contrepoint* (1986).

Dans ce récit, Mouloud Feraoun entreprend un retour vers son enfance ; il fait de l'écriture un lieu de résurrection d'un passé révolu. Il revient sur les événements heureux et malheureux, qui ont marqué son existence ainsi que celle de sa famille. Son récit est structuré par les souvenirs et la nostalgie. Sa démarche mémorielle évoque celle de Marcelle Proust, qui retrouve à travers la fameuse madeleine tout un univers disparu dans *À la recherche du temps perdu* (1913-1927). Elle rappelle également *Le Monde d'hier* (1943) de l'écrivain autrichien Stephan Zweig, où l'auteur fait revivre, avec nostalgie, un monde détruit par la guerre. Chez Feraoun comme chez Proust et Zweig, la mémoire devient un espace de résistance contre l'oubli. Dès lors, on peut se demander quelle place occupent la nostalgie et les souvenirs dans *Le Fils du pauvre* ? Comment Feraoun parvient, grâce à la nostalgie et à la puissance évocatrice des souvenirs, à ressusciter son passé et à le transformer en lieu de reconstruction identitaire ?

Pour répondre à ces questions, nous nous appuyerons sur la narratologie afin d'étudier les instances narratives et de montrer que le roman s'inscrit dans le genre autobiographique. Ensuite, en se basant sur les travaux qui ont été réalisés en phénoménologie et en psychologie sur le souvenir et la nostalgie par des auteurs tels que Paul Ricoeur, Gaston Bachelard et Barbara Cassin, nous verrons de quelle manière Feraoun se sert du souvenir pour lutter contre l'oubli. Enfin, nous examinerons comment il fait appel à trois types de nostalgie, à savoir : la nostalgie de l'enfance, la nostalgie des êtres chers et la nostalgie des lieux, pour restituer sa vie antérieure.

1. LE FILS DU PAUVRE, UN LIVRE DE SOUVENIRS

Avant d'entamer l'analyse, il convient d'examiner le sens du concept de "souvenir" ainsi que celui de "nostalgie". Le souvenir est l'évocation intérieure d'un événement passé. Selon Paul Ricoeur, se souvenir, « c'est avoir un souvenir ou se mettre en quête d'un souvenir »^{vi}. Le souvenir est différent de l'image ou de la fiction. Sartre, estime qu'« il existe [...] une différence essentielle entre la thèse du souvenir et celle de l'image. Si je me rappelle un événement de ma vie passée, je ne l'imagine pas, je m'en souviens »^{vii} Le terme nostalgie, quant à lui, selon Barbara Cassin, est composé de deux mots d'origine grecque : « *nostos* », qui veut dire le retour et « *algos* », qui désigne la douleur ou la souffrance.^{viii} La nostalgie peut ainsi évoquer le mal du pays mais aussi la douleur liée à l'absence ou à la perte des êtres chers. Pour Jean Starobinski, la nostalgie n'est qu'une « variété particulière de la mélancolie »^{ix},

une variété où le sujet adopte une attitude positive, au lieu de capituler et de se blottir dans un état de souffrance lancinante ou de désespoir, il se lance en avant, tente de *retrouver le temps perdu* à travers le souvenir et entame ainsi une quête spirituelle qui le conduit vers la guérison.

Dans *Le Fils du Pauvre*, le récit est fondé sur les souvenirs et la nostalgie. Il relate l'histoire de Fouroulou Menrad, un petit garçon né au sein d'une famille modeste vivant à Tizi-Hibel, un village kabyle perché sur les hautes montagnes de Djurdjura. Le narrateur s'appuie sur la mémoire pour retracer le parcours de cet enfant qui, malgré les difficultés que rencontre sa famille, parvient à faire de brillantes études qui le conduiront à l'École Normale supérieure de Bouzaréah.

I.1. Les murmures de la mémoire

Le Fils du pauvre est un récit autobiographique dans lequel l'auteur retrace son enfance, depuis sa naissance jusqu'à son arrivée au collège. L'autobiographie comme l'explique Philippe Lejeune dans *Le Pacte autobiographique* est un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. »^x Selon lui, dans le récit autobiographique et généralement dans les formes de littérature intime, il y a identité entre l'auteur, le narrateur et le personnage^{xi}.

Si le roman de Feraoun relève du genre autobiographique, sa structure narrative reste toutefois complexe du fait de la polyphonie narrative^{xii} qui le traverse. L'œuvre peut en effet être scindée en deux parties : dans la première partie intitulée « La Famille », la narration est assumée par un narrateur autodiégétique^{xiii} « Je », c'est Fouroulou Menrad lui-même qui relate sa propre vie et ses souvenirs, tandis que dans la deuxième, qui a pour titre « Le fils aîné », c'est un narrateur extradiégétique^{xiv} qui raconte les événements, avec recule et lucidité. Cependant, cette répartition ne saurait être totalement stricte, parce que le texte connaît à maintes reprises un entrelacement des voix narrative.

Après cet aperçu sur la narration dans *Le Fils du pauvre*, passons à présent à l'étude du rôle de la mémoire et des souvenirs dans ce roman. « La mémoire se définit [...] comme lutte contre l'oubli »^{xv}. Elle joue avec les souvenirs un rôle central dans les œuvres autobiographiques. Dans *Le Monde d'hier*, Stephan Zweig affirme d'ailleurs que lorsqu'on écrit une autobiographie, c'est notre mémoire qui s'exprime, c'est nos souvenirs qui se libèrent et qui prennent la parole. « Parlez donc et choisissez pour moi, dit-il, ô vous, mes souvenirs, et rendez au moins un reflet de ma vie, avant qu'elle sombre dans les ténèbres. »^{xvi}

Dans *Le Fils du pauvre*, on perçoit les mouvements subtils de la mémoire à l'œuvre. L'auteur adopte un regard rétrospectif sur son passé et traite d'un monde ancien, désormais disparu. Il met en scène une communauté en pleine mutation ébranlée par les bouleversements de l'histoire. Sans aborder ouvertement le problème de la colonisation, il en dévoile néanmoins les conséquences désastreuses sur sa famille et sur son village : paupérisation, désolation, exil, effritement des valeurs ancestrales et effondrement d'un ordre social solidement ancré depuis des générations. Les événements relatés sont intimement liés aux souvenirs d'une époque, des lieux de l'enfance et des êtres aimés. A travers ces évocations, se dévoilent ses émotions profondes, sa nostalgie et ses regrets, comme il le souligne, lui-même dans les phrases suivantes :

« *Les souvenirs d'enfance manquent de précision et de lien : on garde certaines images frappantes que le cœur peut toujours unir l'une à l'autre lorsqu'il les évoque.* »^{xvii}

En effet, dans son écrit, en particulier dans la partie où la narration est prise en charge par la première personne du singulier, c'est la mémoire qui s'exprime et elle se révèle vive et précise, comme l'indiquent les expressions : « *Je me souviens, comme si cela datait d'hier* »^{xviii}, « *Je me souviens bien* »^{xix}, « *Son souvenir est resté vivace en moi* »^{xx}, « *Je revois encore la scène* »^{xxi}, « *L'image la plus reculée qui surgit subitement dans ma mémoire* »^{xxii}, « *Dans le film de mes souvenirs* »^{xxiii}. A la différence de *La recherche du temps perdu* de Proust dans laquelle le souvenir surgit par réminiscences involontaires et devient un moyen d'introspection intérieure où le narrateur interroge le temps et la conscience, dans *Le Fils du Pauvre*, les souvenirs sont ancrés dans la réalité. Le narrateur décrit avec minutie les personnages ainsi que le cadre spatio-temporel du récit. Il fait revivre un monde intime et exhume des souvenirs d'enfance d'une netteté saisissante, ce qui confère à son écriture portée intime et à l'œuvre une dimension à la fois émotionnelle et réaliste.

I.2. La résilience par le souvenir

La mémoire ne se réduit pas à un simple retour en arrière ; elle peut constituer un véritable outil de résilience et de reconstruction intérieure. C'est dans ce sens que Paul Ricœur écrit que : « *La venue d'un souvenir est un événement* »^{xxiv}. En effet, convoquer le passé permet souvent de mieux comprendre les blessures et les souffrances et de les dépasser. Le souvenir devient un acte de guérison, il aide à faire le deuil de ce qui a été perdu et ouvre une voie vers l'apaisement et réconciliation avec soi-même car comme l'affirme Ricœur dans son ouvrage *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, « *se souvenir de quelque chose c'est se souvenir de soi.* »^{xxv}

Dans *Le Fils du pauvre*, Feraoun consigne la mémoire de sa famille et retrace les étapes marquantes qui ont jalonné son parcours scolaire. Il se remémore des événements majeurs qui ont marqué sa vie et façonné son identité. Pour lui, l'écriture de ce livre est un acte de résilience contre l'effacement, la mort et l'oubli ; elle représente également un moyen de reconstruction identitaire, qui se réalise par la mise en récits des expériences vécues. L'autobiographie devient ainsi une sorte d'exutoire, elle permet de sublimer le souvenir et de reconquérir un passé voué à la perte : les voix et les visages engloutis par le temps se réaniment et les lieux de l'enfance vibrent à nouveau sous la plume du narrateur.

Le narrateur relate des événements tragiques, tels que la mort de sa tante Nana, la démence de Khalti, la maladie de son père et son départ en France. Toutefois, il met l'accent sur les souvenirs joyeux, les instants de complicité partagés avec ses sœurs, ses tantes, sa cousine Chabha et son ami Akli. Dans une tentative d'adoucir la peine liée à la perte de ses tantes, il insiste sur le caractère heureux de leur humble demeure, qui devient à ses yeux une sorte de paradis perdu, le symbole d'un temps révolu, irrécupérable qu'il tente de ressusciter par la mémoire. « *Non, dit-il, elle n'avait rien de triste, la chère prison de mon enfance, les moments que j'y passais me paraissaient trop courts.* »^{xxvi}

Ainsi, il choisit de se remémorer les bons moments de son existence afin d'adoucir la souffrance provoquée par leur disparition. Cela rappelle la réflexion de la psychologue Johanne Montigny, pour qui la « *faculté à se rappeler les plus beaux moments vise à atténuer la douleur de la perte* »^{xxvii}. Le souvenir devient chez lui une

source de création littéraire. En revisitant son enfance marquée par la pauvreté et la perte, l'auteur rend hommage à la dignité des siens, à leur générosité, il célèbre leur courage et leur résistance et leur donne une forme d'immortalité en les faisant revivre à travers son œuvre.

II. LA NOSTALGIE DANS LE FILS DU PAUVRE

Quand ils resurgissent, les souvenirs marquants provoquent souvent un sentiment de nostalgie. Celle-ci peut se manifester, comme nous l'avons mentionné plus haut, sous forme d'une émotion suscitée par la remémoration d'un temps révolu, par la douleur relative à l'absence ou à la disparition des êtres chers ou encore par le mal du pays. Lorsqu'elle est ardente, la nostalgie actualise le souvenir et le rend vivant.

Dans *Le Fils du Pauvre*, la nostalgie se manifeste essentiellement sous trois formes : la nostalgie de l'enfance, celle des êtres chers et celle des lieux.

II.1. La nostalgie de l'enfance

Le narrateur traite de son enfance avec un florilège de tendresse. Dans sa mémoire, tout ce qui se rapporte à cette période lointaine semble figé dans le temps, suspendu, comme dans l'univers immobile et merveilleux des contes. Cette suspension transparait dans le portrait qu'il dresse de lui-même enfant. « *Je me revois ainsi, écrit-il, vêtu d'une vieille gandoura décolorée par les mauvais lavages, coiffé d'une chéchia aux bords effrangés et crasseux, sans chaussures ni pantalon, parce que, dans ma mémoire, c'est toujours l'été.* »^{xxviii}

C'est le narrateur autodiégétique qui relate la majorité des événements relatifs à la période de l'enfance. Dans son esprit, l'image demeure immuable, il se revoit constamment dans la cour de la maison familiale, vêtu des mêmes habits légers que portent les garçons kabyles de l'époque durant la saison estivale. Il ressuscite avec une profonde nostalgie tout ce qui touche à cette époque : ses tantes maternelles et leur maison chaleureuse, son amitié avec sa cousine Chabha, ses chamailleries avec ses sœurs, ses maîtres d'école, ses balades insouciantes à travers les ruelles du village en compagnie de son camarade Akli.

Il se remémore avec amusement cet âge d'or où toutes les bêtises, même les improbables, lui étaient pardonnées sous prétexte qu'il était l'unique garçon de la famille. « *J'avais, dit-il, [...] la faculté d'être voleur, menteur, effronté* »^{xxix}. Il prend conscience que contrairement aux garçons de son âge qui avaient des frères, il avait énormément de chance et jouissait de tous les privilèges : « *Je pouvais frapper impunément, affirme-t-il, mes sœurs et quelquefois mes cousines [...]. Je pouvais être grossier [...] et ne provoquer que des rires de satisfaction.* »^{xxx}

Le narrateur se souvient également qu'il était aimé et choyé de tous. Son « *père se pliait à toutes [ses] volontés* »^{xxxi}, sa grand-mère Tassadit, la sage-femme du village, lui attribua un nom fétiche « Fouroulou » pour le préserver du mauvais sort et du mauvais œil. Elle le « *gavait de toutes les bonnes choses qu'on lui donnait* »^{xxxii}, afin de le combler d'amour et de nourriture. Son oncle Lounis l'aimait comme un fils : il le protégeait des gamins qui l'attaquent à *tajemaït* et fini même par devenir son tuteur après le départ de son père en France.

Fouroulou se souvient aussi, dans ses moindres détails, de la journée de son entrée à l'école :

« Je me souviens, comme si cela datait d'hier, de mon entrée à l'école. Un matin, mon père arriva de la djema avec un petit air mystérieux et ému. J'étais dans notre cour crépie à la bouse de vache, près d'un kanoun où se trouvait une casserole de lait. Ma mère venait de rentrer à la maison. Elle allait prendre une pincée de sel et une motte de couscous, pour apprêter mon déjeuner du matin. »^{xxxiii}

Dans la deuxième partie du récit, le narrateur qui prend le relais de la narration dans la seconde partie du récit, évoque, sans trop d'émotions ni de nostalgie, l'événement de la naissance du petit frère Dadar et montre comment Fouroulou perd le titre de fils unique pour prendre celui de frère aîné :

« L'année même où il perdait ses tantes, alors qu'ils souhaitaient tous un peu de bonheur, Fouroulou eut un frère, qu'on appela Dadar [...] Fouroulou en perdant son titre de fils unique prit celui d'aîné qui comporte, lui expliqua-t-on, certains devoirs pour l'avenir, quand le petit sera grand, et beaucoup d'avantages dans le présent. Pour commencer, il eut sa part de toutes les bonnes choses (œufs, viande, galette) que sa mère mangea pour guérir. »^{xxxiv}

En définitive, cette période est certes celle de la misère et de l'indigence, une époque où les gens peinaient à subvenir à leurs besoins, mais dans l'esprit de l'auteur, elle est embellie par le souvenir de l'enfance. Elle devient ainsi l'âge béni de l'innocence et des beaux jours qui ne reviendront jamais.

II.2. La nostalgie des êtres chers

Dans *Le Fils du pauvre*, le narrateur évoque aussi avec affection les figures chères qui ont peuplé son passé, dans le double objectif de leur rendre hommage et de les immortaliser. Il consacre ainsi le quatrième chapitre de son œuvre, de la page 28 à la page 34, pour parler de ses sœurs, ses parents, son oncle et ses cousines ainsi que de son ami d'enfance, Akli. Mais ce sont surtout ses deux tantes maternelles et sa cousine Chabha, toutes trois décédées au moment de l'écriture de l'autobiographie, qu'il dépeint avec une profonde émotion.

Les deux tantes, Nana et Khalti occupent une place particulière tant dans le cœur du narrateur que dans son récit. Il les nomme d'ailleurs « *mes vraies tantes* »^{xxxv} et entretient avec elles une relation fusionnelle : elles le perçoivent comme « *le sang de leur sang* »^{xxxvi}, tandis qu'il les aimait au point de se confondre avec elles^{xxxvii}. Leur présence lui offre une atmosphère de béatitude et d'amour inconditionnel et sincère, à l'opposé de tant d'enfants de son âge dont les cœurs « *demeurent gros de tendresse renfermée* ». Il se rend compte, d'ailleurs, de la « *chance exceptionnelle* »^{xxxviii} qu'il a de bénéficier de leur affection pure et désintéressée.

La douceur de vivre qu'il a connu chez elles laisse dans sa pensée une trace indéniable, comme on peut le lire dans le passage suivant :

Il me suffit de songer à ma première enfance pour sentir, même à présent la douce atmosphère dans laquelle je vécus chez mes tantes. Mon cœur éprouve alors un regret vague et mélancolique.^{xxxix}

Cette émotion vive et ambivalente qui accompagne souvent les souvenirs lointains auxquels les gens restent nostalgiquement attachés est appelée par Vladimir Jankélévitch la « douceur amère du regret »^{xi}.

Sa tante aînée, qu'il appelle Khalti, est un personnage haut en couleur. Mêlant candeur et méchanceté, elle lui paraît comme « *une enfant* »^{xii} capricieuse et irascible^{xiii} à laquelle on pardonne tout. Tantôt folle et déraisonnable tantôt sensible, elle était pourtant incapable de nuire à autrui. « *Souvent aussi, elle ne pouvait pas réfréner un flot de sentiments ; elle laissait déborder sa joie ou sa rancune, son affection ou sa haine. Puis tout rentrait dans l'ordre.* »^{xiii} Une complicité particulière les unissait : il avait pour elle une affection singulière, son caractère lui « *convenait très bien* »^{xiv} et ils s'entendaient à merveille, tel qu'il le témoigne dans les lignes suivantes :

« J'étais pour elle un personnage comme un autre. Nous avions, en quelque sorte, des rapports d'égal à égal. [...] Cette façon de voir me plaisait beaucoup. [...] Nous devînmes de vrais camarades. »^{xiv}

Pour le narrateur-enfant, Khalti est un être exceptionnelle, elle n'était pas comme tout le monde. Elle l'envoutait avec ses contes remplis de châteaux somptueux, de paysages lointains et de forêts sauvages grouillant d'ogres et de créatures fantastiques. Elle captivait son attention et réussissait à l'émouvoir aisément :

Avec Khalti c'était différent. Pendant les récits, nous étions elle et moi des êtres à part. Elle savait créer de toutes pièces un domaine imaginaire sur lequel nous régions(...). L'histoire coule de la bouche de khalti et je la bois avidement.^{xvi}

Il lui reconnaît le mérite d'avoir éveillé et nourrit son imagination d'enfant. Avec les histoires qu'elle lui racontait au coin du feu, elle a joué un rôle important dans l'épanouissement de son imaginaire et le développement de ses talents littéraires. « (...) *je suis reconnaissant à Khalti, confie-t-il, de m'avoir appris de bonne heure à rêver, à aimer créer pour moi-même un monde à ma convenance, un pays de chimères où je suis seul à pouvoir pénétrer.* »^{xvii}

Sa tante cadette, il la nomme Nana. Il ne tarit pas d'éloge à son égard. Il lui voue vénération sans bornes. Contrairement à sa première tante, qui avait un caractère querelleur et acariâtre, Nana était douce et avait un tempérament enjoué et angélique. A ses yeux, elle était l'incarnation même de la bonté, de la gentillesse et de la délicatesse d'esprit. Elle était « douce »^{xviii} et « affable »^{xlix} et « *avait le don de calmer les voisins* »ⁱ. « *J'aimais tendrement Nana qui n'avait que des caresses pour moi, dit-il avec admiration. Elle me cajolait, m'm'embrassait sans cesse, me gavait et m'obéissait* »ⁱⁱ. Douée de mains expertes, elle savait travailler magnifiquement l'argile pour en fabriquer des bijoux de poterie.

Ses deux tantes en particulier Nana incarnent, pour lui et sa sœur Baya, des présences rassurantes et maternelles :

*« Nous formions bientôt une petite famille en marge de la grande, un cercle intime et égoïste, avec nos petits secrets, nos rêves naïfs, nos jeux puérils, nos querelles vite dissipées dans une atmosphère de tendresse. »*ⁱⁱⁱ

Il décrit avec beaucoup de nostalgie le travail de poterie et laine de ses tantes. Les longues nuits qu'il passait auprès d'elles à écouter les histoires les plus invraisemblables demeurent, pour lui, des nuits inoubliables pleines de douceur et de magie « *Quand le sommeil ne vient pas, pendant que Nana travaille, nous racontions des histoires, se souvient-t-il avec émotion.* »^{liii}

Mais cette période de félicité enfantine prend brutalement fin avec la mort en couche de sa tante Nana. La nouvelle lui parvint comme un coup de tonnerre, le remplissant de frayeur et d'incompréhension. Ce drame le marque de façon définitive et lui laisse un souvenir traumatique indélébile, comme il le témoigne dans l'extrait ci-dessous :

« *Chaque fois que j'entends les lamentations de nos femmes sur les morts, je frissonne malgré moi car elles me rappellent toujours le déchirant réveil qui m'apprit la mort de ma tante.* »^{liv}

Tout le destin des Menrad bascule dans la tristesse. Ce malheur qui s'abat sur leur famille les plonge dans une grande détresse. Fouroulou, sa mère ainsi que ses sœurs sont profondément secoués par cette perte brutale mais la plus affectée de tous demeure, Khalti, elle était inconsolable car « *Nana n'était pas seulement sa sœur. C'était une partie d'elle-même. La meilleure partie.* »^{lv}

Le narrateur relate avec un ton mélancolique, le processus de la métamorphose de sa tante, il montre en effet comment cette dernière a sombré dans la folie. Il indique que la crise de démence éclate au milieu de la nuit. Elle a mis la maison sens dessus, sens dessous et a détruit tous les ustensiles, elle se met ensuite à chanter, à rigoler, à sangloter bruyamment troublant la tranquillité de tout le voisinage. Elle atteint son paroxysme après l'enterrement de sa sœur, elle entre ainsi dans un état d'aliénation mentale aiguë et hystérique, elle se détache totalement du monde réel, s'enferme chez elle et reste « *indifférente* »^{lvi} aux « *lamentations* »^{lvii} désespérées et inquiètes de ses proches, « *comme si plus rien au monde ne pouvait désormais l'attacher aux vivants.* »^{lviii} Elle disparaît quelque temps après par un jour pluvieux du mois de mars.

Fouroulou met l'accent sur les bouleversements qui marquent son comportement, ses yeux deviennent « *méconnaissables* », ils « *prirent une étrange fixité. Elle regardait sans voir, allait comme une automate, ne répondait à personne, ne semblait rien entendre.* »^{lix} Il se souvient du désarroi dans lequel le jette les regards farouches que lève sur lui cette femme qui jadis l'aimait et qui constituait pour lui « *une source de tendresse et de rêve* »^{lx}. « *Elle leva sur moi, dit-il, [...] des yeux au regard changeant qui refusaient de me reconnaître* »^{lxi}. Cette expérience traumatique et douloureuse le marquera à tout jamais et laissera dans son cœur une blessure inguérissable, comme il le dit lui-même dans la phrase suivante : « *Oh ! les pauvres yeux de fous, je ne les verrai nulle part sans émotion.* »^{lxii}

Cette double disparition des êtres chers plonge la famille dans une tristesse indicible et précipitent Fouroulou dans le monde adulte : il intègre l'école française, puis quitte son village natal et s'installe dans une pension à Tizi-Ouzou, où il poursuivra ses études. Au niveau narratif, un glissement s'opère : le « *je* » intime cède la place à la troisième personne du singulier, qui prendra en charge la narration de la suite de l'histoire. Ce changement de perspective traduit une évolution dans la trajectoire du personnage principal et une distanciation émotionnelle vis-à-vis des faits qu'il raconte. Il révèle en effet un mouvement de maturation intérieure :

Fouroulou sort définitivement de l'âge de l'insouciance pour entrer dans l'âge de la raison. La disparition de ses tantes constitue un point de rupture symbolique avec son enfance, marquant le passage vers une nouvelle étape de sa vie.

Du point de vue économique, ces événements dramatiques marquent le début d'une période difficile. Le second narrateur indique, d'ailleurs, que Fouroulou « *se rappelle avec précision* »^{lxiii} de ces « *mauvais moments de son enfance* »^{lxiv}, « *il avait onze ans* »^{lxv} lorsque son père épuisé par le labeur d'un champ qui ne donne pas assez de récolte, tombe gravement malade. Après sa convalescence, ce dernier émigre en France pour travailler durement et envoyer de l'argent à sa femme et à ses enfants.

Dans la première partie du récit, le narrateur évoque aussi, et à de multiples reprises, sa petite cousine Chabha avec qui il jouait dans la cour de la maison familiale. Il parle avec émotion de la douce amitié qui les unissait : « *Aussi loin que je puisse remonter dans mes souvenirs, dit-il, je retrouve toujours auprès de moi une chaude et naïve amitié.* »^{lxvi}

Ainsi, contrairement à sa mère et à ses sœurs qui le détestaient et le traitaient de manière malveillante, celle-ci l'aimait profondément. Elle le couvrait constamment de baisers fraternels et de mots tendres débordant d'affection. Elle le cajolait avec la douceur naturelle des filles kabyles envers leurs frères. C'est pourquoi, dans sa mémoire, elle demeure à jamais cet ange au cœur pur qui a illuminé sa vie d'enfant :

L'image la plus reculée qui surgit subitement dans ma mémoire est celle d'un petit garçon assis dans notre courette sur une jarre renversée : sa petite cousine Chabha, debout devant lui, énumère sur ses cinq petits doigts les bonnes choses qu'elle voudrait lui faire manger. »^{lxvii}

Négligée par tous, y compris ses propres parents, qui ne désiraient pas sa naissance, Chabha, grâce à son innocence et à sa bonté, était sa cousine favorite, sa meilleure amie, il a évoqué à plusieurs reprises leur belle amitié d'enfance que ni la haine ni la jalousie n'ont réussi à briser :

« *Son petit cœur doux et résigné, remarque-t-il, n'a jamais compris ni écouté la haine de sa mère pour Fouroulou.* »^{lxviii}

Cette chère cousine disparaît très tôt emportée par la maladie. Sa mort prématurée cause à Fouroulou un énorme chagrin nourrissant chez lui le douloureux constat que les bonnes choses ne durent pas. En dépit des années, son souvenir reste vif et il utilise des termes empreints de tendresse mélancolique pour la désigner, comme cela se manifeste dans les lignes suivantes : « *Elle est morte depuis longtemps ma chère Chabha, mais son souvenir est resté vivace en moi. Elle a été ma première amie.* »^{lxix}

II.3. La nostalgie des lieux

Le roman s'ouvre avec une description à la fois panoramique et mélancolique de Tizi Hibel, le village natal de Mouloud Feraoun. Dès les premières phrases, on a l'impression que le narrateur décrit un univers séculaire, immobile où rien ne bouge. Il recrée des images figées dans sa mémoire. Il compare les rochers abritant les maisons villageoises aux os très anciens de dinosaure. « *Tizi, dit-il, est une agglomération de deux mille habitants. Ses maisons s'agrippent l'une derrière l'autre sur le sommet d'une crête comme les gigantesques vertèbres d'un monstre préhistorique* »^{lxx}

Dans ce village isolé du monde et niché sur les montagnes kabyles, les rues sont poussiéreuses en été et boueuses en hiver, la mosquée par son manque de fantaisie, a une allure sobre, triste inspirant la désolation, son « *sol est cimenté, les murs sont blanchis à la chaux. C'est vide et désolant de simplicité.*^{lxxi} » Elle n'attire qu'une poignée de « *vieux qui y vont prier*^{lxxii} » et qui « *ont l'air d'appartenir à un siècle révolu.*^{lxxiii} »

À travers cette description du village, le narrateur met l'accent sur la misère et la pauvreté des villageois kabyles, « *qui ne nagent pas dans l'opulence* »^{lxxiv}, les plus nantis d'entre eux possèdent « *une paire de bœufs, une vache, quelques moutons, un mulet ou un âne* »^{lxxv}. Il montre un univers où le temps semble s'arrêter, un espace fermé, rigide, réfractaire au changement et habité simplement par les « vieux », les jeunes étant majoritairement partis travailler en France ou dans les grandes villes dans le but de subvenir aux besoins de leurs familles.

À côté de la description de Tizi Hibel, le narrateur décrit avec une précision impressionnante la maison de ses tantes maternelles. La maison, en particulier la maison familiale ou la maison de l'enfance « est l'un des protagonistes, muets mais centraux »^{lxxvi} dans les récits autobiographiques. Comme le souligne Gaston Bachelard, « la maison est notre coin du monde »^{lxxvii}, notre « cosmos »^{lxxviii}, le lieu de notre « intimité absolue »^{lxxix}. Plus qu'un simple espace physique, elle apparaît comme un sanctuaire qui abrite la mémoire du passé, un refuge des premières émotions, des premiers souvenirs d'une vie.

Dans *Le Fils du pauvre*, le narrateur évoque la maison des Menrad, où vivent ses parents, sa grand-mère Tassadit ainsi que son oncle Lounis et sa famille mais il insiste surtout sur la maison de ses tantes maternelles, qu'il décrit avec une douceur imprégnée d'amertume. Conviviale et chaleureuse, cette dernière lui inspirait la sérénité, la simplicité et l'authenticité, « *on y sent, confie-t-il, une douce chaleur d'intimité discrète et tranquille [...]. Ses « murs qui vous frôlent à chacun de vos mouvements semblent vous caresser et les objets vous sourient dans la pénombre.* »^{lxxx}

Bien qu'étroite et dénudée de confort matériel, cette modeste maison, qui a jadis hébergé les figures chères, revêt pour lui une importance symbolique : elle devient une maison rêvée, quasi irréelle. Elle a joué un rôle déterminant dans son histoire personnelle et dans sa formation d'écrivain ; elle est intimement liée aux instants agréables qu'il a vécus avec ses tantes, mais aussi aux souvenirs douloureux de leur perte. « *Les meilleurs souvenirs de mon enfance, affirme-t-il, [...] s'accumulent en poussière dans le petit nid de mes tantes. Les meilleurs ?- hélas ! les plus tristes et les plus émouvants aussi.* »^{lxxxi}

En somme, le souvenir de ce lieu où il a vécu les meilleurs moments de son enfance éveille chez lui un état émotionnel singulier qu'il qualifie lui-même de « *regret vague et mélancolique* »^{lxxxii}. Cette petite maison constitue à ses yeux un refuge, un nid sécurisant et douillet. Elle joue un rôle central dans la pérennisation des souvenirs de l'enfance, car comme l'écrit Gaston Bachelard la maison est « un grand berceau »^{lxxxiii}, elle a un lien direct à la mémoire, elle « tient l'enfance immobile »^{lxxxiv}.

CONCLUSION

Pour conclure, *Le Fils du Pauvre* paraît comme un véritable livre de souvenirs, mais de souvenirs chargés d'émotions et traversés par une profonde nostalgie, qui constitue selon Vladimir Jankélévitch « une réaction contre l'irréversible »^{lxxxv}. Son

écriture intimiste montre que malgré ses études françaises, il est resté humaniste, fidèle aux siens ainsi qu'aux gens humbles de sa terre natale, comme le témoigne cet hommage que lui rend Driss Chraïbi à l'occasion du cinquième anniversaire de sa mort :

« De tous les écrivains nord-africains d'expression française, le regretté Mouloud Feraoun fut le plus doux, le plus humain, le plus mûr. [...] Il était d'origine humble, littéralement le fils d'un pauvre. Et, toute sa vie, il restera parmi les pauvres »^{lxxxvi}

A travers son récit, Feraoun fait revivre un univers ancien, des traditions et des habitudes séculaires qui tendent à disparaître. Il évoque, avec une sensibilité poignante les êtres chers, les moments tendres de l'enfance, les lieux et un passé familial à jamais révolu, donnant à son récit une dimension à la fois intime et universelle. La mémoire, les souvenirs et la nostalgie occupent une place importante. Ils jouent un double rôle, d'un côté, ils « viennent pallier l'absence du futur tel qu'il avait été envisagé avant la perte de l'être cher »^{lxxxvii}, comme l'explique Johanne de Montigny, de l'autre, ils constituent un moyen de lutte contre l'oubli et de reconstruction identitaire.

Feraoun rend un hommage émouvant aux êtres disparus de sa famille, à l'instar de ses deux tantes maternelles et sa petite cousine Chabha. Mais dans ce désir d'immortaliser les siens à travers la littérature ne rejoint-t-il pas la démarche de Pierre Loti, qui fait de ses œuvres autobiographiques, *Prime jeunesse* et *Le Roman d'un enfant*, un lieu pour glorifier sa ville natale et perpétuer le souvenir de ses « figures chéries »^{lxxxviii} ?

i Abdelkebir KHATIBI, *Le Roman maghrébin*, essai, Domaine maghrébin, Paris, Maspero, 1968, p 50.

ii Ibid.

iii Jean DEJEUX, « Feraoun Mouloud », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 18 | 1997, document F16, mis en ligne le 01 juin, URL :

<http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2033>;

DOI :<https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2033> (consulté le 20/06/2025).

iv Chabha BOUSLIMANI, « Il y a vingt ans Mouloud Feraoun tombait sous les balles de l'OAS », in *El Modjahid*, 15 mars 1982.

v Christiane ACHOUR, *Mouloud Feraoun : une voix en contrepoint*, Paris, Silex, 1986, p. 58.

vi Paul RICŒUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, France, Editions du Seuil, 2000, p. 4.

vii Jean-Paul SARTRE, *L'Imaginaire*, Paris, Gallimard, 1940, rééd. 1986, p. 348.

viii Barbara CASSIN, *La Nostalgie. Quand donc est-on chez soi ?*, Paris, Editions Autrement, coll. « Les grands Mots », 2013, p. 16.

ix Jean STAROBINSKI, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, p. 110.

x Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 14.

xi Ibid., p. 15.

xii La polyphonie narrative « ...renvoie à l'existence, au sein de l'espace romanesque, d'une pluralité de voix et de consciences distinctes de l'intention auctoriale. Le dialogue entre le discours de l'auteur et des narrateurs – « narration directe, littéraire, dans ses variantes multifformes » et « stylisation des différentes formes de la narration orale traditionnelle, ou récit direct » (Mikhaïl BAKHTINE, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1987, 488 p, p 88).

xiii Le narrateur autodiégétique est présent dans le récit en tant que personnage, il prend part aux événements (Gérard LAVERGNE, *Petit Précis de narratologie*, *Cahiers de Narratologie*, en ligne, 7 | 1996, mis en ligne 23 février 2021, URL :

<http://journals.openedition.org/narratologie/11769> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/narratologie.11769> (consulté le 15 novembre 2025).

xiv « Le narrateur n'est pas un personnage de l'histoire qu'il raconte » (Ibid.)

xv Paul RICŒUR, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, France, Editions du Seuil, p. 537.

xvi Stephan ZWEIG, *Le Monde d'hier*, 1948, p10, en ligne disponible sur : Bibliothèque numérique romande

- https://ebooks-bnr.com › zweig_monde_d_hier (consulté le 23/03/2025).
- xvii Mouloud FERAOUN, *Le Fils du pauvre*, Paris, Editions du Seuil, 1954, p.81.
- xviii Ibid., Op. cit., p. 57.
- xix Ibid., p. 63.
- xx Ibid., p. 74.
- xxi Ibid., p. 95.
- xxii Ibid., p. 27.
- xxiii Ibid., p. 87.
- xxiv Paul RICŒUR, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Op.cit., p. 652.
- xxv Ibid., p. 155.
- xxvi Mouloud Feraoun, *Le Fils du pauvre*, Op. cit., p. 46.
- xxviiJohan de MONTIGNY, « Les souvenirs », in *Le repos de Saint-François d'Assise*, en ligne, disponible sur : <https://www.rsfa.ca> › 2019-reflexions-les-souvenirs (consulté le 03/06/2025).
- xxviii I Mouloud FERAOUN, *Le Fils du pauvre*, Op. cit., p. 81.
- xxix Ibid.
- xxx Ibid.
- xxxi Ibid., p. 28.
- xxxii Ibid.
- xxxiii Ibid., p. 57.
- xxxivIbid., p. 106.
- xxxv Ibid.
- xxxvi Ibid., p.87.
- xxxvii Ibid.
- xxxviiiIbid., p. 81.
- xxxix Ibid.
- xl Vladimir JANKELEVITCH, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, 1974 réed. 2020, p. 192.
- xli Mouloud FERAOUN, *Le Fils du pauvre*, Op. cit., p. 49.
- xlII Ibid.
- xlIII Ibid.
- xliv Ibid.
- xlV Ibid.
- xlvi Ibid., p. 55.
- xlVII Ibid., p. 56.
- xlVIII Ibid., p. 47.
- xlIX Ibid., p. 48.
- I Ibid.
- II Ibid., p. 49.
- III Ibid, p. 50.
- IIII Ibid, p. 55.
- liv Ibid., p.88.
- lv Ibid., p.90.
- lvi Mouloud FERAOUN, *Le Fils du pauvre*, Op. cit., p.91.
- lvii Ibid.
- lviii Ibid.
- lix Ibid.
- lx Ibid. P. 91.
- lxi Ibid., p.94.
- lxii Ibid.
- lxiii Ibid., p. 107.
- lxiv Ibid.
- lxv Ibid.
- lxvi Mouloud FERAOUN, *Le Fils du pauvre*, op.cit., p. 27.
- lxvii Ibid.

- lxxviii Ibid., p. 74.
lxxix Ibid., p.74.
lxxx Ibid., p.12.
lxxxi Ibid., p.14.
lxxxii Ibid.
lxxxiii Ibid.
lxxxiv Ibid., p. 26.
lxxxv Ibid., p. 16.
lxxxvi Véronique MONTEMONT, « Le moi et ses maisons », dans Maisons, La Faute à Rousseau, Revue de l'autobiographie, sous la dir. De Philippe Lejeune, n°68, février 2015.
lxxxvii Gaston BACHELARD, La Poétique de l'espace, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1957, rééd. 2009, p. 24.
lxxxviii Ibid.
lxxxix Gaston BACHELARD, La Terre et les Rêveries du repos. Essai sur les images de l'intimité, Paris, José Corti, 1948 rééd.1992, p. 95.
lxxx Mouloud Feraoun, *Le Fils du pauvre*, op.cit., p. 46.
lxxxii Ibid., p. 81.
lxxxiii Ibid., p. 82.
lxxxiiii Ibid., p. 35.
lxxxiv Ibid.
lxxxv Vladimir Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie* Op.cit., p. 368.
lxxxvi Driss Chraïbi, « Le combat de Mouloud Feraoun », Les Cahiers littéraires de l'O.R.T.F., n° 18, 25 juin-8 juillet 1967, p. 25-26.
lxxxvii Johanne de Montigny, Les souvenirs, Op.cit.
lxxxviii Pierre Loti, Prime jeunesse, 1919, p. 23, La Bibliothèque électronique du Québec, en ligne, disponible sur : <https://beq.ebooksgratuits.com> > Loti-jeunesse (consulté le 12/05/2025).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. ACHOUR Christiane, *Mouloud Feraoun : une voix en contrepoint*, Paris, Silex, 1986, p. 58.
2. BACHELARD Gaston, La Poétique de l'espace, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1957, rééd. 2009.
3. BACHELARD Gaston, *La Terre et les Rêveries du repos. Essai sur les images de l'intimité*, Paris, José Corti, 1948 rééd.1992.
4. BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1987.
5. BOUSLIMANI Chabha, « Il y a vingt ans Mouloud Feraoun tombait sous les balles de l'OAS », in *El Modjahid*, 15 mars 1982.
6. CASSIN Barbara, *La Nostalgie. Quand donc est-on chez soi ?*, Paris, Editions Autrement, coll. « Les grands Mots », 2013.
7. CHRAÏBI Driss, « Le combat de Mouloud Feraoun », *Les Cahiers littéraires de l'O.R.T.F.*, n° 18, 25 juin-8 juillet 1967, p. 25-26.
8. CRISTINI Carlo, PLOTON Louis, « Mémoire et autobiographie », in Cairn.info, disponible sur : <https://shs.cairn.info> > revue-gero..., (consulté le 10/06/2025).
9. DEJEUX Jean, « Feraoun Mouloud », *Encyclopédie berbère* [En ligne] ,18 | 1997, document F16, mis en ligne le 01 juin, URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2033>;
10. DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2033> (consulté le 20/06/2025).
11. FERAOUN Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Paris, Seuil, 1954.
12. JANKELEVITCH Vladimir, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, 1974 rééd. 2020.
13. Abdelkebir KHATIBI, *Le Roman maghrébin*, essai, Domaine maghrébin, Paris, Maspero, 1968.
14. LAVERGNE Gérard, *Petit Précis de narratologie*, *Cahiers de Narratologie*, en ligne, 7 | 1996, mis en ligne 23 février 2021, URL :

<http://journals.openedition.org/narratologie/11769> ; DOI :
<https://doi.org/10.4000/narratologie.11769> (consulté le 15 novembre 2025).

15. LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, éditions Seuil, 1975.
16. LOTI Pierre, Prime jeunesse, p. 23, La Bibliothèque électronique du Québec, en ligne, disponible sur : <http://beq.ebooksgratuits.com/Loti-jeunesse> (consulté le 12/05/2025).
17. MONTEMONT Véronique, « Le moi et ses maisons », dans « maisons », La Faute à Rousseau, *Revue de l'autobiographie*, sous la dir. De Philippe Lejeune, n°68, février 2015.
18. MONTIGNY (de) Johanne, « *Les souvenirs* », in *Le repos de Saint-François d'Assise*, en ligne, disponible sur : <https://www.rsfa.ca > 2019-reflexions-les-souvenirs> (consulté le 03/06/2025).
19. RICCEUR Paul, 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, France, Editions du Seuil.
20. SARTRE Jean-Paul, *L'Imaginaire*, Paris, Gallimard, 1940, rééd. 1986, p. 348.
21. STAROBINSKI Jean, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, p. 110.
22. ZWEIG Stephan, *Le Monde d'hier*, 1948, p10, en ligne disponible sur :
Bibliothèque numérique romande : https://ebooks-bnr.com > zweig_monde_d_hier (consulté le 23/03/2025).

POUR CITER L'AUTEUR :

KACETE, Malika, (2025), « La nostalgie et les souvenirs dans *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun », Ex Professo, V 10, Numéro Spécial, pp. 41- 54, Url: <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/484>